

Misères de la guerre, les grandes

Les Grande Misères de la guerre

Lieure 1339 - 1356

Suite de 18 pièces, une des des plus belles oeuvres de Callot, de celles qui sont connues, admirées et recherchées dans le monde entier. Et cette oeuvre sera toujours de mode, car elle est universelle, vécue de tous les temps et dans tous les pays.

On sent dans la pensée du Maître la mélancolie des heures pleines de tristesse qui assombriront la fin de sa vie. Il souffrait doublement : affecté par les événements qui atteignaient son pays, et affligé d'une maladie incurable, un ulcère de l'estomac, causée par les émanations de l'eau-forte et la fatigue d'un travail incessant.

L'artiste nous conte avec une éloquence extraordinaire, les misères qu'engendre la guerre, il fait « un tableau, dit Bouchot, de la vie du soldat dans les camps, de ses débordements et de ses crimes, mais aussi de ses souffrances propres. Tout n'est pas de roses pour ces marchands d'héroïsme, et s'ils songent plus de pillage que de combats, l'heure vient parfois de se défendre. Combien se tirent d'une affaire hors d'état de reprendre jamais le mousquet, et s'en vont éclopés et monstrueux quêter leur vie sur les routes ! Combien restent sur le champ »

Ces pages sont d'une inspiration élevée et d'une composition magistrale. Le graveur a transcrit ses sujets avec un art incomparable; sa pointe est dépourvue de toute sécheresse, elle a un moelleux, une profondeur dans les noirs qui n'exclut pas la légèreté, un charme particulier qui donne à cette oeuvre une vie extraordinaire. En outre, l'artiste montre un art de paysagiste qui étonne même ceux qui le connaissent.

Cette suite toute entière est un chef-d'oeuvre de la gravure. Elle révèle une science qu'aucun artiste, dans aucune époque, ne sut pousser à un plus haut degré.

Callot a développé dans ces pièces plusieurs sujets qu'il avait déjà traités sommairement dans les Petites Misères.

Les compositions sont limitées par un léger trait d'encadrement laissant au bas, sauf dans le titre, une marge blanche dans le 1er état. Dans chacune de ces marges, l'éditeur Israel Henriet, fit écrire « six vers français disposés deux par deux; leur auteur est le trop fécond abbé de Marolles ».

A la mort d'Israel Henriet, son excudit fut remplacé par le nom de Callot qui ne figurait que sur le titre et sur la dernière pièce de la série.

Les deux premiers états sont généralement tirés sur papier au filigrane du Huchet (voir filigr. nOS 44, 45 et 46).

Les 18 cuivres sont conservés au Musée lorrain de Nancy.

Jules Lieure

Le second état, dont les planches sont numérotées, est daté 1633 ; il est accompagné de vers attribués sans preuve, mais avec vraisemblance, au grand collectionneur et poète abondant qu'était l'abbé de Marolles. Callot était encore en vie au moment de la publication de ce second état, aussi peut-on penser qu'il en approuva les sixains. Peut-être a-t-il décidé lui-même du titre. Les cuivres sont conservés au Musée historique lorrain. Malgré des similitudes évidentes, les dix-huit planches des Grandes Misères diffèrent beaucoup des Petites, dont elles développent le propos avec plus

d'éloquence. Leurs dimensions sont plus importantes; elles font intervenir davantage de protagonistes; surtout, elles sont organisées en une séquence chronologique cohérente suggérant une démonstration. De façon significative, la seule scène paisible des Petites Misères, Le Campement, est celle qui n'est pas retenue dans Les Grandes Misères, tandis que de nouveaux thèmes apparaissent, la capture et la punition des soldats qui se sont livrés à des excès, la récompense des chefs valeureux. Bien des auteurs ont noté que cette suite avait été éditée l'année même du siège de Nancy, et ont voulu y voir une protestation contre l'invasion de la Lorraine par les troupes de Louis XIII. C'est oublier que les descriptions anciennes, qui y devinèrent parfois au contraire une origine française, en définissent toutes l'intention, qui est la peinture de « la vie du soldat , ». Mariette y voyait un tableau de tout de ce que le soldat « fait souffrir aux autres et des malheurs auxquels il est lui-même exposé , ». Il convient de prêter attention aux emblèmes héraldiques qui apparaissent sur les enseignes et drapeaux de plusieurs planches. Au frontispice, en effet, les enseignes à gauche et au centre portent la croix de Savoie; à droite, on aperçoit un motif héraldique impossible à identifier. La croix de Savoie est à nouveau bien visible sur les étendards de L ' Enrôlement des troupes, puis sur un fanion dans La Bataille. Elle est à nouveau très en évidence dans La Roue et à droite dans La Distribution des récompenses. En outre et surtout, dans plusieurs planches, mon élève Anne Giraudon a su reconnaître le blason de la ville hanséatique de Stralsund, avec son soleil rayonnant sur fond de gueules; ce soleil ne se remarque guère sur les drapeaux de L'Estrapade, de La Pendaison, du Pilon et des Récompenses; en revanche, il est parfaitement identifiable à gauche dans L'Arquebusade. Ces marques évoquent des événements des années 1628-1630, comme je l'ai établi plus haut. Faut-il en conclure que les planches étaient prêtes bien avant 1633 ? Ce n'est pas impossible. Callot dut avoir maintes occasions de rencontrer des chefs militaires français dans ces années-là. La suite pouvait même avoir été commandée et conçue pour donner aux idées développées dans plus d'un traité contemporain sur l'organisation des armées et le droit de la guerre un substitut visuel plus convaincant. Baldinucci en a donné une belle description. Je la traduis ci-après intégralement: " En 1633, il mit en lumière l'admirable livret de dix-sept planches intitulé Les Misères et les malheurs de la guerre, publié à Paris par Israël son grand ami. Dans ce recueil, que l'on appelle communément La Vie du soldat, Callot montra jusqu'où pouvait aller son immense savoir. Sa touche y est admirable, comme à l'ordinaire, mais il y fait preuve en outre d'une merveilleuse invention, représentant dans des figures minuscules tous les accidents qui peuvent survenir aux pauvres soldats, depuis l'instant où ils reçoivent leur première paie, jusqu'à ce que tués à la guerre, ou jugés pour leurs transgressions et leurs méfaits, ils achèvent leur vie; ou que victimes de la vieillesse et de l'indigence, et par conséquent de toutes sortes d'infirmités et de misères, ils tombent dans les bras de la mort, les uns sur la terre nue des chemins, les autres sur les fumiers. Avec des personnages et des groupes pleins de beauté et de grâce, il montre encore ce que c'est que de former le carré et de marcher en ordre, les batailles sanglantes, les incendies de maisons, d'églises et de monastères, les insultes ignominieuses aux religieux, le sac des villes et villages, les crimes des fourrageurs, les assassinats lors des embuscades dans le maquis, la prison, les cruels châtiments du gibet, de la roue, de l'arquebusade et du bûcher. Enfin, le livret se termine par quatre planches; dans l'une d'elles se voit une place entourée de beaux édifices, des églises et des maisons, et un grand nombre de ces mêmes soldats, misérable reste de militaires en piteux état, sans chaussures, dépenaillés, estropiés de mille manières, s'aidant pour avancer, l'un de béquilles, l'autre de ses

genoux et de ses mains, un autre se traînant sur son séant, tous attendant la charité d'un peu d'eaux grasses et des restes répugnants de la cuisine des nantis, qui leur sont d'ailleurs chichement mesurés; cependant que d'autres, pour être les premiers à se désaltérer à un puits public, mal en point et éclopés comme ils sont, s'appuient d'un bras à la margelle, et de l'autre se portent des coups avec leurs béquilles. Sur la seconde estampe, on en voit d'autres qui atteignent le terme de leur existence dans l'insécurité de la campagne, et finissent leurs jours sur des fumiers. La troisième se situe au milieu des bois, et l'on y voit les paysans qui, la guerre finie, massacrent les soldats égarés ou cachés qui sont tombés entre leurs mains. Enfin, la quatrième représente une salle du trône, où le souverain, assis sous un dais, récompense par certains menus dons le petit nombre de ceux qui par fidélité ou plutôt pour suivre leur fortune, ont eu en partage de remporter l'honneur de la victoire. "

Paulette Choné